



Série Retour à la poussière [Back to Dust]. PHOTOS MARGUERITE BORNHAUSER

Marguerite Bornhauser, échelles de valeurs

L'artiste primée en 2020 à Photo London travaille à rendre cosmique l'infiniment petit en augmentant les détails de fragments et rebuts, ouvrant le regard sur l'infini dans le presque rien.

Hormis le volet Grand Arles Express qui, depuis 2016, a permis d'étendre les frontières du royaume à Mougins, Nîmes ou Marseille, un des grands mérites (logistique) des Rencontres d'Arles est qu'on peut tout faire ou presque à pied. Certains lieux, cependant, nécessitent ces quelques pas supplémentaires, inhérents à un surcroît de motivation, ou juste de curiosité. Laquelle se voit souvent récompensée au musée départemental de l'Arles antique. Dans cet avantageux ordre d'idée, un nouveau crochet s'impose cette année, pour jauger la créativité féconde de la Française Marguerite Bornhauser qui, en écho avec les salles environnantes, détourne de menus vestiges de l'Antiquité, mais d'une manière si personnelle qu'elle les propulse dans une

dimension spatio-temporelle indéfinie se jouant des époques. Du reste, plutôt que d'exposition photo, il sera plus approprié de parler d'installation immersive. Une dénomination potentiellement embarrassante tant, mise à toutes les sauces, elle fait souvent glisser l'art contemporain sur une pente savonneuse – car à la fois aussi aguicheuse que vaine –, mais qui correspond pourtant bien ici aux quelque 350 mètres carrés plongés dans le noir, à l'intérieur desquels on déambule librement, entre photos dans les limbes, vitrines, « papier peint » et monticule classieux de sable noir.

Liquide vaisselle. Un projet qui prend sa source en 2016, lorsque la plasticienne répond à un appel à candidatures de résidence artistique sur un site de fouilles archéologiques dans le quartier de Trinquetaille, à Arles – où elle vient d'être diplômée de l'École nationale supérieure de la photographie. Là, sur la rive droite du Rhône, se trouve un parking de supermarché... qui recelait une ex-verrerie du XVIII^e siècle... qui cachait des maisons de la fin du II^e siècle... qui masquait une luxueuse domus du I^{er} siècle avant notre ère. « Venant alors d'entrer

dans l'âge adulte, ces strates ont déclenché en moi un questionnement sur le temps qui passe, les choses qui se transforment et même la notion de finitude et ce qu'il y a après », resitue la jeune femme, aujourd'hui trentenaire.

De l'immensément grand à l'infiniment petit, Marguerite Bornhauser se familiarise alors avec le télescope, comme le microscope, pour, au gré de savants montages ou simples jeux d'échelle, convertir des petits galets en planètes, célébrer la teinte rouge du cinabre qui noircit à la lumière naturelle, et faire dialoguer la Lune avec des fragments de céramique. Un exercice flirtant avec l'orphisme, dans lequel s'inventeront également le sel de Camargue, des pelures d'oignon, voire du liquide vaisselle, que même un œil exercé serait bien incapable d'identifier. Histoire de finir de brouiller les pistes d'un astérisme qui, tout en citant pour référence « l'Empire des signes de Roland Barthes, les orange et rouge un peu filtrés des atmosphères nocturnes des films de Jim Jarmusch, ou l'abstraction géométrique de Sonia Delaunay », escompte recréer un « monde imaginaire » prioritairement régi par « l'émotion ».

Primée en 2020 à Photo London, invitée d'honneur

de Paris Photo en 2022, exposée à la MEP comme dans le métro parisien, actuellement en commande pendant quatre ans pour documenter les travaux du Grand Palais, collaborant régulièrement avec des marques de luxe et la presse française et internationale (dont, d'ailleurs, Libération), Marguerite Bornhauser a clairement le vent en poupe.

« **Rihanna** ». Ce qui ne l'empêche pas de vivre et travailler, « sans doute plus que certains chefs d'entreprise », dans une situation économique qui, selon elle, n'a « vraiment rien de flamboyant et ne me permet pas de mettre de l'argent de côté » : « De toute façon, en choisissant cette voie, je savais très bien que je n'aurai jamais le train de vie de Rihanna », sourit la fille d'un poète et d'une peintre, ayant retenu de l'observation de ses parents une vision « pas du tout fantasmée du métier d'artiste, fondée, dès l'enfance, sur l'idée d'une pratique assidue, sinon acharnée ».

GILLES RENAULT
Envoyé spécial à Arles

RETOUR À LA POUSSIÈRE
de MARGUERITE BORNHAUSER
au musée départemental de l'Arles antique,
jusqu'au 5 novembre.

ARLES/ SPECIAL

SÉLECTION DE BEAUX LIVRES



SALIH BASHEER
22 DAYS IN BETWEEN Disko Bay, 32 €, 112 pp.

BRIBES DE SOUVENIRS

C'est un petit livre précieux, à la jaquette rouge vif comme une plaie béante et un cœur plein d'amour. *22 Days in Between* de Salih Basheer a remporté le prix du livre photo et texte des Rencontres d'Arles 2023. Dans cet ouvrage, Salih Basheer rassemble les souvenirs de ses parents, morts alors qu'il avait 3 ans, à 22 jours d'écart : dessins d'enfants, photographies, portraits de sa mère et de son père en habits élégants, portraits de lui. Né en 1995 à Omdourman, au Soudan, Salih Basheer a commencé à pratiquer la photographie en autodidacte et a ensuite étudié le photojournalisme au Danemark, après des études de géographie en Égypte. Le touchant texte raconte des bribes de souvenirs avec le regard d'un enfant. Comme la mémoire qui s'estompe, certaines photographies s'effacent à moitié, vieillies par le temps.



MASAHISA FUKASE
PRIVATE SCENES Atelier EXB, 49 €, 192 pp.

REPORTAGE ÉGOCENTRIQUE

Joie : un nouveau livre du japonais Masahisa Fukase ! Ce sont les excellentes *Private Scenes* de l'auteur de *The Solitude of Ravens*, mort en 2012, que publie les éditions Xavier Barral. Certaines photos avaient été montrées dans l'exposition Fukase, l'Incurable égoïste à Arles en 2017, les voilà rassemblées dans un ouvrage feu d'artifice où le photographe peint à l'aquarelle sur ses tirages. La plupart des photographies de *Private Scenes* ont été prises lors de voyages en Europe et en Inde en 1989. La plupart du temps, Fukase s'inclut dans les images : on reconnaît un bout de tête, de pied ou de main. « *Le moi qui voit est aussi le moi qui est vu* », écrit Fukase à propos de sa pratique, entre selfie, autoportrait et reportage égocentrique bouffon.



GEOFFROY MATHIEU et **JORDI BALLESTA**
ANTI INSTALLATION
Building Books, 29 €, 224 pp.

PARPAINGS ET CAILLOUX

La voirie d'Arles en est actuellement parsemée pour assurer la circulation et le renouvellement des chaussées : barrières, parpaings, grosses briques de béton, tas de gravats, gros cailloux, tranchées... Le tandem formé par le photographe Geoffroy Mathieu et le chercheur en géographie Jordi Ballesta a documenté ces dispositifs dits de « sécurisation urbaine » ou d'« anti-intrusion » qui fleurissent dans l'espace urbain français. Certes, le sujet n'est pas nouveau et a déjà été collecté par des designers et des architectes mais, au fil des pages, ce beau livre permet de faire le point et de classer ces outils coercitifs qui canalisent les flux et empêchent la construction de bidonvilles et d'habitations.

CLÉMENTINE MERCIER (à Arles)